

Écrire les mondes vernaculaires. Littérature, ethnologie et création sociale

Jérôme Meizoz

Présentation d'Hervé Guay

Rimouski/Trois-Rivières, Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2021.

EAN : 9782925015178.

Introduction

Les idées générales sont des idées de général.

Virginia Woolf

En mars 2019, une longue coupure d'électricité à Caracas a fait de cette mégalopole active, en moins de cinq jours, un lieu de panique : pénurie d'eau courante (issue de pompes électriques), rupture d'internet (donc des terminaux de paiement, etc.), fermeture des supermarchés (perte de toute la nourriture congelée), et tout de suite, les premiers de pillages, etc¹. Depuis, les crises environnementale et sanitaires (SRAS, coronavirus) ont rendu plus visibles les systèmes d'interdépendances qu'accroissent le capitalisme financier, la technoscience et le monde numérique. Les sociétés dites avancées, très « différenciées », selon le terme de Durkheim, sont certes puissantes, productives et organisées, mais paradoxalement fragiles de leur complexité même. Au moment où les normes technocratiques venues des experts s'imposent d'en haut au moyen de procédures quantitatives, de règles d'organisation (*new management*) et de classement (accrues et universalisées par le cosmos informatique), les individus n'ont guère le choix que de s'adapter à ces cadres qu'ils n'ont pas élaborés, afin de rester inclus dans le flux de l'activité générale.

Le problème, c'est que les nouvelles normes et contraintes techniques, tout en se présentant comme vectrices de liberté, sont porteuses d'une vision du monde, d'un modèle environnemental et énergétique porté par des états ou de grandes entreprises privées qui se disent au service du public : le long débat sur l'introduction de la 5G dans divers pays, illustre le conflit entre un projet technoscientifique (le haut débit web pour l'internet des objets, les *smart cities*, etc.) et l'avis des usagers (qui, par exemple, refusent le mot d'ordre de croissance ou craignent les conséquences de tels choix). A ces refus et doutes, les promoteurs opposent comme un mantra l'impératif constant de « s'adapter », dont Barbara Stiegler a décrit tout l'arrière-plan idéologique². On pourrait citer de nombreux exemples de ce type de gouvernance par les normes et les techniques, sans consultation véritable des acteurs sociaux impliqués, aussi bien dans l'entreprise (le taylorisme et ses avatars) qu'à l'école (la dépendance des programmes scolaires à l'égard des visées étatiques, elles-mêmes sous pression des milieux économiques), en urbanisme (le projet de la *Smart city*³) ou dans l'agriculture (les brevets privés sur les semences auxquels s'opposent des associations comme Kokopelli).

Schématiquement, deux modes d'agir s'affrontent dans ces affaires : d'une part, une planification en amont, au nom de normes techniques présentées comme neutres ou scientifiques en vue de l'efficacité maximum dans toutes les situations ; de l'autre, une auto-organisation locale, ouverte à l'improvisation et à la particularité des situations, dans laquelle les acteurs sociaux exercent des formes de création sociale non indexées sur des normes universelles. En effet, on observe dans divers contextes que, à côté de la mondialisation des

¹ Faustine Vincent, « A Caracas, c'est le chaos », *Le Monde*, 12 mars 2019.

² Barbara Stiegler, « *Il faut s'adapter* ». *Sur un nouvel impératif politique*, Gallimard, 2019.

³ La critique des récentes utopies technoscientifiques et des intérêts privés qui les guident a été menée, avec sérénité et précision, par Libero Zuppiroli, physicien et professeur à l'EPFL, dans *Les Utopies du XXI^e siècle*, Lausanne, En bas, 2018.

normes techniques en tous genres (urbanisme, processus industriels, transports, etc.), les usagers ordinaires tentent d'autres expériences, envisagent d'autres solutions, imaginent d'autres pratiques. Ils ne demeurent pas passifs, mais proposent, le plus souvent de manière peu visible dans les grands médias, des formes alternatives. Parmi celles-ci, on peut penser à diverses initiatives mises en évidence par le documentaire *Demain* de Cyril Dion et Mélanie Laurent (2015) et à d'autres films sur le sujet dont l'écho a été très large ; de même, les invitations à « penser global, agir local », à se faire « locavores » dans le sillage du mouvement « slow food », etc. Toutes tentatives qui permettent, selon leurs adeptes, de redimensionner les usages et de réinventer des pratiques plus sûres, moins nocives, plus respectueuses de l'ensemble du vivant, n'ayant pas pour seul et premier critère le résultat comptable. Ainsi, produire des plats surgelés dont les composantes sont élaborées dans cinq pays et à chaque fois transportés d'un lieu à l'autre avant d'être vendus peut être parfois rentable, mais dès que l'on en évalue le coût écologique, énergétique et les risques sanitaires, c'est assurément insensé. Ces questions me préoccupent depuis longtemps et j'ai voulu les mettre en récit sous des angles variés. Dans mon roman, *Absolument modernes !* (2019), le narrateur note que sa grand-mère « ne comprenait plus rien » aux changements rapides de son environnement. Tous les codes et dispositions dont elle avait hérité (rapport aux bêtes, type d'agriculture, herboristerie, principes religieux, dialecte, savoirs coutumiers, transmission orale, etc.) sont devenus caducs de son vivant. L'histoire mondiale a connu une accélération prodigieuse au XX^e siècle, par l'effet croisé de la technique et du capital. Le père du narrateur, quant à lui, n'a cessé de reléguer au passé, avec bonheur, les habitudes et croyances qui freinent les promesses modernes : il vante les vertus de l'automobile, les prouesses de l'industrie pharmaceutique, les grands magasins. Le frère du narrateur, étudiant en médecine, raille quant à lui les soignants vernaculaires et leurs moyens (compresses de chou, ventouses, etc.). Ironie du sort, le patronyme que le hasard m'a attribué, « Meizoz », désigne le guérisseur traditionnel, en franco-provençal *meige* ou *mèdze*. Dans ce récit, il ne s'agit pas pour autant de revenir à la « pensée sorcière » qui était celle de la grand-mère (tendance actuelle alimentée par le néo-paganisme et les formes les plus ésotériques du développement personnel⁴), mais de savoir ce que nous avons perdu (sachant, en gros, ce qui a été gagné) en rejetant parfois sans distinction toute une série d'usages et de savoirs.

Pour prolonger les réflexions actuelles à ce sujet, je voudrais examiner dans ce petit livre la notion de « vernaculaire » et ses usages, notamment dans les études littéraires. L'attention au détail et l'observation du particulier, la mise en intrigue, la critique du langage et les usages de l'imaginaire qui caractérisent la pratique littéraire contemporaine en font un lieu stratégique pour décrire de nouvelles façons de voir, de symboliser et d'agir. En temps de crise, on peut y chercher des formes sociales alternatives en recourant à une compétence anthropologique commune à tous, l'« imaginaire radical »⁵.

⁴ Partant de semblables constats, les propositions de l'éco-féminisme, notamment, semblent bien mieux argumentées et fondées, notamment les travaux d'Emilie Hache (2016 & 2020).

⁵ Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975. C'est à une compétence analogue qu'en appelle Luc Boltanski pour opérer la critique des institutions et les réinventer (*De la critique*, Gallimard, 2009).